

# Y a-t-il une herméneutique féminine ? Les péripéties de la matrice dans l'œuvre de Louise Bourgeois

DOMINIQUE BRANCHER  
Université de Bâle

Sous la plume savamment comique de Rabelais, la naissance aussi célèbre qu'« estrange » de Gargantua apparaît précédée d'un raté :

[Gargamelle] commença à soupirer, lamenter et crier. Soubdain vindrent à tas saiges femmes de tous coustez. Et la tastant par le bas, trouverent quelques pel-lauderies [rognures, morceaux de peau], assez de mauvais goust, et pensoient que ce feust l'enfant, mais c'estoit le fondement qui luy escappoit, à la mollification du droict intestine, lequel vous appelez le boyau cullier, par trop avoir mangé des tripes comme avons declairé cy dessus.<sup>1</sup>

Se démarquant des *Grandes chroniques*, où rien n'est dit de la grossesse de Gargamelle ni des modalités de son enfantement, Rabelais fait la satire aussi bien de l'ignorance de la parturiente que de l'incompétence des sages-femmes, qui ont en partage un corps dont elles méconnaissent les mécanismes physiologiques. D'une part, contrevenant aux prescriptions d'humanistes comme Erasme qui, dans son *Mariage chrétien* (chapitre xxxii), invite la femme enceinte à éviter « l'excès du boire et du manger », Gargamelle fait orgie de tripaille, cause d'un accouchement prématuré : selon un aphorisme d'Hippocrate, une femme enceinte prise d'un flux de ventre abondant court le risque d'avorter<sup>2</sup>. D'autre part, le diletantisme herméneutique des matrones contraste avec la précision anatomique du narrateur : dans la *Grande chirurgie de M. Gui de Chauliac*, un chapitre est consacré à l'« yssue de l'amarry, et boyau cullier » hors de leur place<sup>3</sup>. L'énonciateur rabelaisien joue du double sens,

1 François Rabelais, *Gargantua*, dans *Œuvres complètes*, éd. M. Huchon, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1994, chap. vi : « Comment Gargantua nasquit en façon bien estrange », p. 21.

2 Hippocrate, *Aphorismes*, V, 34, III, 8 (dans *Œuvres complètes*, trad. E. Littré, 10 vol., Paris, Jean-Baptiste Baillière, 1839-1861). Voir R. Antonioli, *Rabelais et la médecine*, Genève, Droz, 1976, p. 166.

3 Guy de Chauliac, *La Grande Chirurgie*, trad. L. Joubert, Lyon, Estienne Michel, 1579,

vulgaire et médical, de « cullier » et menace tout lecteur qui ne voudrait pas le croire de perdre lui aussi « son fondement »<sup>4</sup> – à l’instar de Gargamelle livrée aux matrones. Troupe indistincte et brouillonne, celles-ci prétendent gérer seules le cas sans faire appel à l’expertise médicale, comme le souhaite en 1536, une année après la publication du *Gargantua*, le premier traducteur français anonyme du *Rossgarten* (1513) d’Euchaire Rösslin, retiré *De divers travaux et enfantelements des femmes*<sup>5</sup>. À la manière de ses confrères, le médecin Rabelais tente donc un procès burlesque à l’empirisme vulgaire dont il dénonce les errements. Cinquante ans plus tard, le médecin Laurent Joubert estimera que les matrones « y vont comme aveugles et empiriques sans savoir ce qu’elles font »<sup>6</sup> et sont incapables de se mesurer aux nouvelles méthodes d’investigation. De fait, ne connaissant rien à l’anatomie, les sages-femmes rabelaisiennes commettent une erreur de diagnostic grossière : elles confondent la chute du fondement avec l’accouchement d’un enfant, les conséquences d’une ripaille et le fruit d’agapes sexuelles. Tâtonnant à l’aveugle, elles se perdent dans le monde indistinct de ce que Bakhtine appelle « les grandes entrailles »<sup>7</sup>, où le gynécologique ne se différencie plus du scatologique.

Ce reproche sera reconduit durant tout le xvi<sup>e</sup> siècle où la construction du monopole masculin sur le corps des femmes passe par l’éviction des plus directes concurrentes des médecins, désormais exclues du « secret des femmes ». Selon Monica Green<sup>8</sup>, dès le xii<sup>e</sup> siècle, les hommes auraient assis une autorité croissante dans ce domaine de la médecine grâce à leur accès privilégié à la connaissance livresque, conquête dont la somme éditée et commentée par Hans Kaspar Wolf, *Gynaeciorum libri* (1566), une vaste collection sur le corps féminin conçue par Conrad Gesner, offre l’éclatant témoignage. Car la liste des auteurs grecs, latins et arabes rassemblés dans le *Gynaeciorum* accuse une remarquable homogénéité : ce sont tous

traict. VI, doct. II, chap. vii, p. 596.

4 « L’occasion et maniere comment Gargamelle enfanta fut telle. Et si ne le croyez, le fondement vous escappe », *Gargantua*, chap. iv, « Comment Gargamelle estant grosse de Gargantua mengea grand planté de tripes », p. 16.

5 Grâce à la vulgarisation des secrets médicaux, estime le traducteur, « mestier sera apres la cognoissance de ces choses plus souvent intromettre le medecin que l’on ne souloit », Euchaire Rösslin, *Des divers travaux et enfantelements des femmes*, Paris, Jean Foucher, 1536, « Epître au Lecteur », f. i v<sup>o</sup>.

6 Laurent Joubert, *Erreurs populaires*, Bordeaux, Simon Millanges, 1578, livre IV, chap. iii, p. 350. Nous conservons l’orthographe singulière développée en système par Joubert.

7 Mikhaïl Bakhtine, *L’Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970, p. 222.

8 Monica H. Green, *Making Women’s Medicine Masculine. The Rise of Male Authority in Pre-Modern Gynaecology*, Oxford, Oxford University Press, 2008.

des hommes discourant sur le corps féminin et s'affichant comme les vrais détenteurs du savoir gynécologique (même le recueil dit *Trotula* est désormais attribué à un homme, Eros<sup>9</sup>). Alors que par leur sexe et les privilèges de leur pratique, les matrones sont les mieux à même de connaître le corps des femmes, elles sont paradoxalement les moins à même de l'interpréter. Car la lecture des signes, somatiques ou sémantiques, exige une rationalité faisant traditionnellement défaut au sexe faible.

C'est justement contre de telles prétentions que s'insurge la sage-femme Louise Bourgeois (dite Boursier, 1563-1636), ripostant à armes égales et défaisant l'opposition entre savoir « populaire » féminin et savoir savant masculin. Son écriture opère en effet une « double rupture » : par rapport à une tradition féminine (la transmission orale du savoir empirique des sages-femmes) et par rapport à une tradition masculine (l'exclusion des femmes du monde des lettres)<sup>10</sup>. Elle se présente ainsi comme « la première femme de [s]on art qui mette la plume en main pour décrire la cognoissance que Dieu [lui] en a donnée »<sup>11</sup> – plume qui lui permet de faire valoir son esprit là où le portrait qui accompagne la première édition des *Observations*, comme le souligne un quatrain en alexandrins, rendrait les armes aux pouvoirs de l'écriture en ne laissant « veoir que du corps la figure / Non l'esprit admiré

---

9 Lorsque le recueil dit *Trotula*, dédié à la thérapie des maladies féminines, parvient, en 1544, aux mains de l'éditeur Georg Kraut, un médecin humaniste allemand d'Hagenau, ce dernier modifie la préface du *Liber de Sinthomatibus Mulierum* de façon à mettre en valeur la figure (inventée) de Trotula, en insistant sur sa féminité et son originalité (sur les modifications opérées dans l'édition de Kraut, voir M. H. Green, "The Development of the *Trotula*", *Revue d'Histoire des Textes*, 1996, n° 26, p. 119-203, tables 1-3). Lorsqu'il réédite en 1566 l'ouvrage de Kraut au sein du compendium intitulé *Gynaeciorum libri*, Hans Kaspar Wolf remet en doute le sexe et l'identité de Trotula pour attribuer l'ouvrage à un médecin nommé Eros, un esclave affranchi de l'impératrice romaine Julia, *Gynaeciorum, hoc est de Mulierum tum aliis, tum gravidarum, parientium et puerperarum affectibus et morbis libri veterum ac recentiorum aliquot, partim nunc primum editi, partim multo quam ante castigatores*, Bâle, Thomas Guarinus, 1566, coll. 215-216.

10 François Rouget, « De la sage-femme à la femme sage : réflexion et réflexivité dans les *Observations* de Louise Boursier », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, 1998, vol. XXV, n° 49, p. 483-496, ici p. 486.

11 Louise Bourgeois, *Observations diverses, sur la sterilité, perte de fruit, foecundité, accouchemens, et maladies des femmes, et enfans nouveaux naiz / Amplement traitées, et heureusement pratiquées par L. Bourgeois dite Boursier sage femme de la Roine / Œuvre util et necessaire à toutes personnes / Dedié à la Roine*, Paris, Abraham Saugrain, 1609, « A la Roine », f. ïïï v°.

pour chef d'œuvre des cieux »<sup>12</sup>. Les trois livres de ses *Observations*<sup>13</sup>, dont le deuxième volume comprend des traités plutôt autobiographiques comme l'*Instruction à ma fille*, rationalisent et littéralisent à la fois la pratique obstétricale, lui permettant d'asseoir une double autorité, médicale et littéraire, comme l'attestent leurs rééditions nombreuses et leurs traductions en anglais (1659), latin (1619), allemand (1628) et hollandais (1658).

Significativement, dans son *Instruction à ma fille* (1617), elle propose une généalogie fantasmée où elle devient « la fille adoptive » de la sage Phanerote, « mère de ce grand philosophe Socrate »<sup>14</sup>. Dans le *Théétète* de Platon, le travail de la sage-femme ne jouit que d'un prestige relatif par rapport aux activités de l'esprit, car il existe une différence fondamentale entre le corps des femmes et l'âme des hommes : le premier ne produit jamais d'enfants fictifs (*eidola*) alors que la psyché masculine accouche de faux-semblants, d'erreurs, d'illusions. D'où la supériorité de la maïeutique destinée aux âmes sur l'art d'accoucher les corps : elle doit noblement s'occuper de la distinction entre vérité et mensonge<sup>15</sup>. Or, l'épisode rabelaisien contredit Socrate en montrant que les femmes peuvent accoucher de formes fallacieuses, de « pellauderies »

12 Ce portrait se situe après l'épître dédicatoire à la reine Marie de Médicis (*ibid.*, f. ãiii v°), elle-même précédée d'un portrait de la reine commenté par un quatrain du même auteur, S. Hacquin. La figure royale, d'allure sévère, semble renforcer par son pouvoir symbolique la mise en garde « Au Mesdisant » qui la précède. Ce dispositif d'encadrement stratégique confère une importance remarquable à Louise Bourgeois, pendant symétrique de la Reine dont elle est seule à pouvoir assurer avec succès la descendance. Un autre poème du même Hacquin loue plus loin l'esprit de la sage-femme, « qui luit comme un Soleil / Pour la Royne de France », Bourgeois se voyant créditée d'une qualité solaire royale (f.iii r°).

13 Les trois livres ont connu des éditions échelonnées : Louise Bourgeois, *Observations diverses...*, 1609, livre I ; *Observations...*, Paris, Abraham Saugrain, 1617, livres I et II ; *Observations diverses...*, Paris, Melchior Mondiere, 1626, livres I à III. Œuvre rééditée en 1634, 1642, 1652 chez Jean Dehoury, à Paris, et aussi chez H. Ruffin, à Paris. Sur cette histoire éditoriale et l'évolution des contenus, voir Valérie Worth-Stylianou, *Les Traités d'obstétrique en langue française au seuil de la modernité*, Genève, Droz, 2007, p. 319-360. Melchior Mondière a publié également, avant l'ouvrage d'obstétrique de Bourgeois, *Le Propagatif de l'homme et secours des femmes en travail d'enfant...* du chirurgien Jacques Bury, qui lui aussi avait commencé par publier chez A. Saugrain une *Logique chirurgicale...* (voir Worth-Stylianou, p. 425). L'étude de ce parallélisme et des catalogues de publication de chacun de ces deux éditeurs mériterait une étude en soi.

14 Louis Bourgeois, *Instruction à ma fille*, dans *Récit véritable de la naissance de Messeigneurs et Dames les enfans de France, Instruction à ma fille et autres textes*, éd. critique François Rouget et Colet. H. Winn, Genève, Droz, 2000, p. 123. Sur la mère de Socrate, voir Platon, *Théétète*, 149a.

15 Giulia Sissa, *L'Âme est un corps de femme*, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 79-80.

ou rognures de peau parodiant les nouveau-nés, et qu'il s'agit également dans l'art obstétrical de faire la part du vrai et du faux, de soumettre la femme au travail à une opération herméneutique. Si aux yeux de Rabelais les sages-femmes sont de piètres interprètes, Bourgeois revendique l'alliance des sens et du sens dans sa pratique, et se figure en sœur putative du grand philosophe, une sorte de Socrate en jupon qui saura répondre aux exigences de ses disciples<sup>16</sup>. Le philosophe était guidé par un *daimon*, Bourgeois l'est par Lucine, déesse des accouchements<sup>17</sup>, qui lui assujettit Mercure pour la conduire aux lieux illustres des naissances royales. La convocation du personnel mythologique glorifie son métier, tout en témoignant de sa maîtrise érudite des *res literaria* et de sa capacité à récupérer les stratégies des lettrés au bénéfice de la pratique féminine qu'ils dénigrent.

Si Bourgeois accouche d'un savoir, le fait-elle à la manière d'un Socrate ? À travers la lecture de ses écrits, où il n'est pas certain qu'un partage genré des méthodes épistémologiques soit pertinent, on cherchera à déterminer s'il est légitime de parler d'une sémantique et d'une herméneutique spécifiquement féminines dans le champ de la médecine renaissante. La question ne sera pas posée en termes essentialistes mais sociologiques, en s'interrogeant sur les systèmes de contraintes qui conditionnent l'exercice des métiers de la santé, et sur la manière dont des modalités d'accès différentes au corps déterminent des pratiques herméneutiques divergentes.

## Modes d'accès au corps

Traditionnellement, la pudeur des femmes exige que leurs parties secrètes ne soient vues et manipulés que par celles de leur sexe, sauf en cas d'extrême nécessité, comme l'établissent en 1580 les *Statuts et Reiglemens ordonnez pour toutes les Matrones, ou Saiges femmes de la Ville, Faulxbourgs, Prevosté et Vicomté de Paris* :

Que si elles cognoissent que l'enfant se presente autrement que le chef devant [...] ou par les pieds [...] qu'avant qu'une femme soit en extremité, elles seront tenues appeler conseil, soit de Medecins, ou Maistre Chrirugiens jurez au Chastellet de Paris, ou des anciennes maistresses et matrones jurees audit Paris, et non d'ignorans en ce faict.<sup>18</sup>

16 « [t]ous les disciples de son fils Socrate me seroient favorables » (Louise Bourgeois, *Instruction à ma fille, op. cit.*, p. 123).

17 *Ibid.*, p. 124.

18 An., *Statuts et Reiglemens ordonnez pour toutes les Matrones, ou Saiges femmes de la Ville, Faulxbourgs, Prevosté et Vicomté de Paris*, Paris, s. l., s. d., p. 5-6.

Comme l'écrit de son côté Bourgeois dans son adresse à la Reine, « la vergogne de nostre sexe ne peut permettre qu'ils [les médecins et chirurgiens] en ayent la congnoissance que par rapport de celle qui opere [...] »<sup>19</sup>. En d'autres termes, leur relation au corps de la patiente n'est pas directe mais médiatisée par le discours parfois peu fiable des sages-femmes, tandis que Bourgeois insiste sur la nécessité « de voir et parler » directement avec la parturiente pour fonder un diagnostic. C'est moins en réalité la pratique concrète des matrones qui s'oppose à la théorie des médecins que deux types d'expérience : le maniement du corps vivant contre l'investigation par la dissection des corps morts, à laquelle, selon Joubert, la matrone devrait assister :

Et pour certain an une Republique bien policiee, il faut que les medecins montrēt aus sages fames l'anatomie des parties qui contiennent l'enfant, celles qui luy donnent passage, et qui aidēt a le pousser dehors : affin qu'elles puissent artificiellement comprendre la vraye methode de proceder a leur operacion.<sup>20</sup>

Joubert enseigne à Montpellier et l'on sait qu'en province les sages-femmes n'ont aucune formation obstétricale<sup>21</sup>. À Paris, en revanche, la profession est plus organisée et les statuts et règlements de 1580 les invitent à se rendre une fois par an à la dissection d'une femme par un chirurgien du Châtelet, destinée à l'instruction de leur pratique. En profitent-elles ? On sait que Bourgeois combine les deux types d'expérience car elle décrit fréquemment les autopsies auxquelles elle assiste, quand elle ne les initie pas elle-même : « Je fus d'avis que la tête fut ouverte »<sup>22</sup>, raconte-t-elle, afin de découvrir la cause de la mort pour disculper la sage-femme. Inversement, les hommes tentent de compléter leur savoir théorique par une pratique qui ne soit pas limitée, comme l'explique Paré dans son *Traité de la generation*, aux « mortes, en les dissequant promptement apres qu'elles avoyent jetté le dernier soupir » et « aux vives, lors que j'ay esté appelé pour les delivrer, Nature ne pouvant faire son devoir [...] »<sup>23</sup>. Bourgeois écrit ainsi à un moment charnière où,

19 Louise Bourgeois, « A la Roynie », dans *Observations diverses, op. cit.*, 1609, f. âiiij r°.

20 Laurent Joubert, *Erreurs populaires, op. cit.*, livre IV, chap. III : « Que les matrones falhet grandement, de n'appeller des medecins a l'anfantement : et autres maus peculiers des fames : et que mesmes les sages-fames doivent estre anseignes des medecins », p. 349-350.

21 À ce propos, voir aussi Richard L. Petrelly, «The Regulation of Midwifery during the Ancient Regime», *Journal of the History of Medicine*, 1971, n° 26, p. 276-329.

22 Louise Bourgeois, *Observations diverses sur la stérilité, perte de fruits, fécondité, accouchements et maladies des femmes et enfants nouveau-nés suivi de Instructions à ma fille [éd. 1652]*, préface F. Olive, Paris, Côté-Femmes, 1992, livre III, p. 159, « D'un enfant que j'ai vu depuis fort peu de temps ».

23 Ambroise Paré, *Traité de la Generation* dans *Les Œuvres*, Paris, Gabriel Buon, 1585, vingt

si l'intimité féminine est encore le monopole des sages-femmes, s'annonce déjà la mode des accoucheurs, mode de « coquettes » dénonce-t-elle, qui à une bonne matrone préfèrent un monsieur Honoré, le plus célèbre d'entre eux en cette première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup> :

Comme font les jeunes femmes qui, dès leurs premiers enfans, font eslection d'un homme pour les accoucher, j'en rougis pour elles ! Car c'est une effronterie trop grande que se resoudre à cela sans besoin. Je m'asseuré que leur mere, ny grand mere, ne s'en sont pas servies. Il se trouvera des femmes de mauvaise vie qui en feroient de la difficulté.<sup>25</sup>

En somme, Bourgeois se construit en figure exceptionnelle car elle cumule savoir médical fondé sur une culture lettrée, expérience anatomique et expérience des femmes au travail dont sont dépourvus les médecins, tout en étant capable d'investir le monde du livre en rédigeant un « eschantillon de [s] a pratique », où elle propose « la Medecine mariee à l'industrie de la sage femme »<sup>26</sup>. La chirurgie n'est pas en reste puisqu'elle rapporte avoir subtilisé dans la trousse de son mari, Martin Boursier, barbier-chirurgien, un instrument pour extraire une pierre du corps d'une patiente<sup>27</sup>. Cette polyvalence lui permet d'affirmer sa supériorité par rapport aux différents métiers de la santé, à commencer par les médecins, comme dans ce morceau d'autopromotion et de spectacularisation du moi à l'authenticité douteuse :

Le feu Roy le sceust bien discerner à la naissance du Roy, quand en la presence de quatre medecins, peut estre, les plus doctes, qui fussent en France, il me donna le

quatriesme livre, chap. xiv : « De la situation de l'enfant au ventre de la mere », p. dxcxlii.

24 « Monsieur Honoré en sçauroit bien que dire : une infinité de coquettes disent qu'elles ayment beaucoup mieux qu'aux accouchemens où l'enfant se presente bien, qu'il les accouche, qu'une femme ; cela est à present à la mode. Je vous diray, ma fille, ce que j'ay veu de mon jeune temps. Il n'y a pas plus de vingt-cinq ans que la plus grande partie des femmes estoient toutes d'une autre humeur que je ne les voy. Il y en a eu tousjours de mal sages mais ce n'estoit si communement qu'à ceste heure. [...] Tout le mal vient de la liberté des jeunes femmes, elles sont aussi libres comme les Biches des bois » (Louise Bourgeois, *Instruction à ma fille*, *op. cit.*, p. 130.)

25 *Ibid.*, p. 138.

26 Louise Bourgeois, « A la Royne », « Au Lecteur », dans *Observations diverses*, *op. cit.*, 1609, f. [b v°].

27 « [...] c'estoit le bout d'une pierre qui estoit dans le col de la vessie. [...] je pris une pincette du petit estuy de mon mary, sans dire ce que j'en voulois faire, désirant avoir l'honneur de la tirer la prenant par ceste pincette par le menu bout [...] », *ibid.*, chap. xl : « D'une femme à qui je tiray une pierre du col de la vessie trois mois apres qu'elle fut accouchée », f. 98 v°.

premier lieu, leur enjoignant de ne rien faire prendre à la Royné, si je ne trouvois bon, et de recevoir mes advis, et les suivre.<sup>28</sup>

En 1603, une jeune femme aurait eu la vie sauve si elle avait pu suivre ses précieux conseils. « Un médecin de la Cour, sien parent », confond en effet sa grossesse avec une hydropisie et finit par la tuer avec ses remèdes, comme le diagnostique Bourgeois qui note un dessèchement fatal de l'arrière-faix au fond de la matrice<sup>29</sup>. Une manière de rendre la monnaie de sa pièce à Rabelais et autres calomniateurs de folles-femmes.

Elle affiche aussi sa supériorité sur ses consœurs, dont elle ne cesse de dénoncer, avec les médecins et les chirurgiens, l'incompétence qui relève de l'incapacité à fonder leur action sur une base théorique et à déterminer une thérapeutique à partir de la connaissance du mal<sup>30</sup>. Selon elle, « il vaut mieux vivre entre les mains d'un chirurgien entendu et hardi, que de mourir en celles d'une sage-femme ignorante et temeraire »<sup>31</sup>. Cette méfiance vis-à-vis des autres sages-femmes est réciproque, comme en témoigne les difficultés rencontrées pour être reçue comme matrone jurée à Paris sous le contrôle d'un médecin, de deux chirurgiens et de deux sages-femmes, en l'occurrence dame Dupuis et dame Péronne. Or la profession de son mari n'a pas l'heur de plaire aux deux matrones : « Pardieu, ma compagne, le cœur ne me dit rien de bon pour nous, puisqu'elle est femme d'un chirurgien, elle s'entendra avec ces médecins comme coupeurs de bourses en foire : il ne nous faut recevoir que des femmes d'artisans qui n'entendent rien à nos affaires »<sup>32</sup>. Si l'alliance conjugale de Bourgeois lui assure un accès privilégié à certains milieux socio-professionnels, elle compromet son inscription dans la corporation des matrones en l'associant aux hommes de l'art, perçus comme des rivaux importuns.

---

28 Louise Bourgeois, *Observations diverses, op. cit.*, 1626, livre III, « Observation d'une Dame, qui est morte le sixiesme jour de son accouchement, et de la cause », p. 30-31.

29 *Ibid.* p. 27.

30 « J'escris les particularitez pour dire que souvent faute de cognoistre le mal, il s'en fait de mauvaises cures », L. Bourgeois, *Observations*, Livre II, Paris, Abraham Saugrain, 1617, p. 16. Voir aussi Wendy Perkins, *Midwifery and Medicine in Early Modern France: Louise Bourgeois*, Exeter, University of Exeter Press, 1996, p. 112.

31 Louise Bourgeois, *Observations diverses, op. cit.*, 1609, chap. II : « Pourquoi le fruit conceu n'est conservé jusques au terme ordinaire », f. 24 v<sup>o</sup>.

32 Louise Bourgeois, *Observations diverses (éd. 1652), op. cit.*, livre II, p. 173.

## Fatal placenta

À ses yeux, médecins et sages-femmes se valent parfois en ignorance comme en témoigne leur difficulté commune à distinguer placenta (ou arrière-faix) et matrice. Le chapitre xxxvi du livre premier des *Observations* s'intitule en effet « De la nécessité qu'il y a qu'une sage femme voye l'anatomie de la matrice », afin, explique Bourgeois, « de la discerner d'avec l'arriere-faix, et n'expulser l'un pour l'autre, comme il se fait assez souvent en ceste ville »<sup>33</sup>. La délivrance du placenta constitue alors un problème délicat et Bourgeois signale les dangers à l'extraire violemment comme le font certains chirurgiens qui le ramènent tout « desrompu »<sup>34</sup>. Elle préconise des méthodes douces qui contrastent avec le mode plus offensif d'un Paré, et se vante de n'avoir extirpé de placenta manuellement que deux fois<sup>35</sup>. Ironiquement, quand en juin 1627, la duchesse d'Orléans, belle-sœur du Roi, meurt quatre jours après son accouchement orchestré par Bourgeois, le rapport d'autopsie ne trouve pas de cause de mort évidente mais signale « une petite portion de l'arriere-faix tellement attachée à la matrice qu'on n'a peu la séparer sans peine avec les doigts »<sup>36</sup>. Bourgeois se serait-elle montrée trop fidèle à ses principes non interventionnistes ? Elle se croit en tous les cas attaquée et publie une plaquette polémique, où elle souligne que :

cette petite portion de l'arriere-faix pretendue [...] n'est pas une portion de l'arriere-faix, ains la place où estoit attachée la masse de chair, que l'on nomme vulgairement arriere-faix, laquelle place demeure tousjours plus eminente et relevée, que tout le reste de la superficie interne du corps de la matrice, jusques à la parfaite évacuation des vidanges [...]. Tellement que cette eminence, estant de la propre substance de la matrice, a este ignoramment et malicieusement prise pour une petite portion de l'arriere-faix ; d'autant que l'arriere-faix n'est qu'une chair mollasse, comme un sang caillé, qui ne peut si fixement attacher et coller contre les parois de la matrice [...].<sup>37</sup>

33 *Ibid.*, f. 93 r°.

34 *Ibid.*, chap. xiv : « Le moyen d'expulser l'arrierefaix aux femmes estant accouchees », f. 57 r°.

35 « Je puis bien dire avec vérité, qu'en plus de deux mille accouchements je n'en ay esté querir dedans la matrice que deux [...] » (*ibid.*, f. 56 r°). Paré préconise l'intervention manuelle, circonstanciée, de la sage-femme, Ambroise Paré, *Traité de la génération*, *op. cit.*, chap. xviii : « De la maniere d'extraire l'arriere-faix apres l'enfantement », p. ixcl. Si Bourgeois accuse de violence les chirurgiens, Paré incrimine celle des sages-femmes.

36 *Rapport de l'ouverture du corps de feu Madame*, in *Récit véritable [...]*, *op. cit.*, p. 109. Le rapport d'autopsie fut réalisé par dix médecins.

37 Louise Bourgeois, *Fidelle Relation de l'accouchement, maladie et ouverture du corps de*

Elle poursuit en rappellant d'illustres champions d'ignorance :

Par vostre rapport, vous faictes assez cognoistre que vous n'entendez rien du tout en la cognoissance de l'arriere-faix et de la matrice d'une femme, tant avant qu'apres son accouchement ; non plus que vostre Maistre Galien, lequel pour n'avoir este jamais marié, et avoir peu assisté en leur accouchement, s'estant meslé d'enseigner une sage femme par un livre, qu'il a faict exprés, il a faict parestre, qu'il n'a jamais cogneu la matrice d'une femme enceinte, ny mesmes son arriere-faix.<sup>38</sup>

Si certaines sages-femmes bafouent l'injonction delphique en ne se connaissant pas elles-mêmes, si certains médecins, à l'instar de Galien, ne connaissent pas la femme, au sens biblique et intellectuel du terme, Bourgeois étend son champ de compétence à un domaine réservé aux médecins en identifiant « l'inflammation de tous les viscères du ventre inférieur » comme la cause réelle de la mort.

### Ni l'un, ni l'autre, tous les deux à la fois

La sage-femme n'apparaît donc pas comme le porte-parole de sa profession, ni même d'un savoir ancestral féminin, et conteste sa propre « représentativité, empêchant *in fine* l'assomption d'une catégorie »<sup>39</sup> ; elle n'est représentative que d'elle-même, dans sa singularité irréductible, inscrite dans un espace social aux positions relatives. Son travail, manuel et scripturaire, ressort de ce que Laurent Jenny appelle les « pratiques de l'individuel »<sup>40</sup> et dont Bourdieu décline une variante particulière dans son livre *La Distinction*. Se « distinguer », c'est prendre position par un ensemble de pratiques et de choix qui sont « autant d'occasions d'éprouver ou d'affirmer la position occupée dans l'espace social comme rang à tenir ou distance à maintenir »<sup>41</sup>.

*feu Madame* [s. l. n. d.], in *Récit véritable [...]*, *op. cit.*, p. 100-101 (une autre édition de ce même texte parut à Paris chez Melchior Mondiere en 1627 sous le titre : *Apologie de Louyse Bourgeois dite Bourcier sage femme de la Royne Mere du Roy, et de feu Madame. Contre le rapport des Medecins*).

38 *Ibid.*, p. 102. Concernant l'ouvrage de Galien, il peut s'agir du *Traité de la génération* ou du commentaire à Hippocrate, *Du fœtus de huit mois*.

39 Voir Hugues Marchal, « Chroniques de la vie sexuelle », *Le Magazine littéraire*, décembre 2003 : « Littérature et homosexualité », p. 56-58, ici p. 58.

40 Laurent Jenny, « Du style comme pratique », *Littérature*, 2000, n° 118, p. 98-117, ici p. 98.

41 Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les Éditions de

Se *distinguer*, c'est donc afficher des connivences et des refus avec différents groupes sociaux pour participer activement à la définition de sa propre place. Ces rapports s'avèrent extrêmement mouvants chez Bourgeois qui, en un double mouvement stratégique, s'écarte des sages-femmes pour mieux se rapprocher des hommes de l'art et inversement repousse ces derniers de sorte à mettre en valeur les privilèges de sa pratique. Elle joue donc les deux groupes socio-professionnels l'un contre l'autre tout en se rattachant tantôt à l'un tantôt à l'autre en exhibant les valeurs qui leur sont propres : « je fais autant les prodiges de la vie d'autrui que les médecins les empiriques »<sup>42</sup>.

Sur le plan de l'expérience pratique, elle se targue d'avoir opéré plus de 2 000 accouchements, et rappelle qu'Hippocrate non seulement assistait aux accouchements mais « au fait des maladies des femmes, consultoit les sages-femmes, s'en rapportoit à leur jugement »<sup>43</sup>. Elle redéfinit en termes empiriques la médecine pour mieux se l'annexer : « L'on sait bien que la médecine est un corps, dont sortent plusieurs branches, comme la pharmacie, chirurgie, et toutes ses dépendances, qui sont en grand nombre, qui dépendent plutôt de la Pratique que de la Theorique. »<sup>44</sup> Et plus loin elle ajoute, citant les exemples d'Hippocrate et de Galien, que « la Medecine n'est composée que des expériences qu'ils ont veu, dont ils ont fait recueil, et l'ont laissé à leurs successeurs »<sup>45</sup>. Dans sa hiérarchie de valeurs, l'expérience précède la théorie et les *res* l'emportent sur les *verba*, ce qui explique son désir de n'user d'autre « fard » que celui de la vérité<sup>46</sup>, *topos* des traités de médecine qui figure dans la dédicace à Henri III de son grand modèle, Ambroise Paré : « Au reste, Sire, mes livres sont sans aucun *fard* de parolles, me suffisant que je parle proprement, et use de mots qui soyent significatifs et lesquels soyent propres pour le prouffit du François, auquel cest œuvre est communiqué et adressé »<sup>47</sup>. Le trajet même de son ascension sociale – d'origine aisée, elle est ruinée par la guerre et devient simple sage-femme puis sage-femme de la reine – souligne la primauté de la pratique obstétricale sur son ressaisissement par l'écriture à des fins de santé publique (« soulager les femmes en leurs travaux »<sup>48</sup>) et

Minuit, 1979, p. 61, cité par Jenny, « Du style comme pratique », art. cit., p. 99.

42 Louise Bourgeois, *Observations diverses* (éd. 1652), *op. cit.*, livre III, p. 148.

43 Louise Bourgeois, *Fidelle Relation de l'accouchement, maladie et ouverture du corps de feu Madame*, *op.cit.*, p. 107.

44 Louise Bourgeois, *Observations diverses* (éd. 1652), *op. cit.*, livre III, p. 206.

45 *Ibid.*, p. 209.

46 Louise Bourgeois, « Au Lecteur », dans *Observations diverses*, *op. cit.*, 1609, f. [b r°].

47 Ambroise Paré, « Au treschrestien Roy de France & de Pologne, Henry troisieme », dans *Les Œuvres*, Paris, Gabriel Buon, 1579, f. a iij [r°].

48 Louise Bourgeois, *Observations diverses* (éd. 1652), *op. cit.*, livre III, p. 197.

d'autopromotion. Car il faut attendre l'apogée de Bourgeois à la cour, après l'accouchement des six enfants de Marie de Médicis, pour voir la publication du premier livre des *Observations* en 1609.

Du côté de son expérience théorique, Bourgeois cite ses classiques et inscrit sa pratique dans le cadre humoral traditionnel hérité de Galien, tout en discutant des domaines réservés à la médecine académique : les causes de l'infertilité ou les pathologies féminines. Elle n'hésite pas à passer de la description des symptômes aux processus organiques invisibles, secondant le savoir par la fiction, et se livre fréquemment à des enquêtes étiologiques. Ainsi d'une femme qui devient insensée après chaque accouchement, elle raconte : « je la voyoy tous les jours pour voir d'où pouvoit provenir sa folie. »<sup>49</sup> L'obstination est payante : la femme, qui ne nourrit pas ses enfants, souffre d'une pléthore de lait.

Bourgeois mentionne encore qu'elle a fréquenté assidûment les œuvres de Paré, et semble même l'avoir connu (alors que les sages-femmes, qui ne bénéficient d'aucun cours officiel, se contentent d'un apprentissage auprès d'une aînée expérimentée). Elle tisse un réseau stratégique de relations sociales sans toutefois échapper à de violentes critiques. En 1584, l'homme qu'elle épouse, Martin Boursier, Tourangeau d'origine, est un maître chirurgien à Paris, élève de Paré ; elle a donc nécessairement fréquenté ce milieu professionnel et peut-être déjà établi des liens avec les praticiens travaillant à la cour d'Henri III, dont Paré est devenu chirurgien en 1574. Parues la même année, les *Œuvres complètes* de ce dernier sont complétées en 1579 et traduites en 1582 en latin par Jacques Guillemeau, lui aussi son élève. Ce dernier côtoiera de près Bourgeois puisqu'ils officieront tous deux à la cour d'Henri IV, l'un comme chirurgien ordinaire du roi, l'autre comme sage-femme de la reine – le 28 septembre 1601, c'est elle qui fit naître le futur Louis XIII tandis que Guillemeau est présent, revivifiant, selon *Le Journal* d'Héroard, le nourrisson avec un peu de vin (acte dont Bourgeois s'attribue cependant le mérite). Or, lorsqu'en 1620 le fils du chirurgien, Charles Guillemeau, réédite deux de ses traités<sup>50</sup>, *De l'heureux accouchement* et *De la nourriture et gouvernement des enfans*, il désigne significativement une nouvelle catégorie de lecteurs à côté des chirurgiens : les sages-femmes qui « par une espèce d'insuffisance ou de vanité, agissent à la volée dans les Accouchemens les plus hazardeux, et ne daignent y appeler les Medecins », en se prévalant d'un savoir livresque<sup>51</sup> – c'est sans doute Bourgeois qui est visée. En 1627,

49 Louise Bourgeois, *Observations diverses*, *op. cit.*, 1609, livre I, chap. XLIII, f. 107 r°.

50 Sur le père et le fils, voir François Poulain, *La Vie et l'œuvre de deux chirurgiens : Jacques Guillemeau (1550-1613) et Charles Guillemeau (1588-1656)*, thèse de médecine, Université de Montpellier, 1993.

51 Jacques Guillemeau, Charles Guillemeau, « Au Lecteur », dans *De la grossesse et*

le même Charles Guillemeau est l'auteur probable du libelle qui, à l'occasion de l'affaire du placenta fatal à la duchesse d'Orléans, remet à sa place, cette fois de manière tout à fait explicite, cette praticienne trop affirmée : « Mais quoy elle veut faire voir qu'elle a leu et releu Galien, Hippocrate, Aquapendente et autres bons Autheurs, et qu'elle a dequoy les interpréter et commenter, et non seulement cela : mais qu'elle a dequoy enseigner les plus doctes Medecins, et qu'ils doibvent aller à son eschole. »<sup>52</sup>

Les prétentions intellectuelles et professionnelles de Bourgeois et l'inversion des rôles qu'elles impliquent sont jugées scandaleuses. En revanche, avant la mort, en juin 1627, de la duchesse d'Orléans, et les querelles professionnelles qui s'ensuivent, la sage-femme doit avoir entretenu d'excellents rapports avec le milieu médical de la cour d'Henri IV<sup>53</sup>, sans l'appui duquel elle n'aurait pu obtenir la charge de sage-femme de la reine. On ne s'étonnera donc pas de retrouver dans les poèmes encomiastiques qu'elle rédige pour la première édition des *Observations* en 1609 les noms de Du Laurens, conseiller et premier médecin du roi, qui l'a recommandée, ainsi que ceux des médecins du roi (Du Chesne, Majarne, Seguin, Heroard, Martin, Hautain, Duret), et même ceux de deux trépassés, les médecins Marescot et Ponson de la Faculté de médecine de Paris, dont les corps servent désormais de « reliques » aux « vers ». Au prix d'une antanaclose implicite un peu douteuse, l'apprentie poétesse n'hésite pas à adresser ses propres vers aux « bien-heureuses cendres » de ces professionnels qui de leur vivant auraient « approuvé [s]es pratiques »<sup>54</sup>. Cette cohorte d'hommages versifiés succède à un nombre à peu près équivalent de poèmes (une dizaine) dédiés à la Reine et aux femmes de la cour, dessinant un réseau socio-professionnel où les nobles

*accouchement des femmes*, Paris, Abraham Pacard, 1620, f. ãïïï r°. Sur ce point, voir Valérie Worth-Stylianou, *Les Traités d'obstétrique en langue française au seuil de la modernité*, *op. cit.*, p. 364.

52 [Charles Guillemeau ?], *Remonstrance à Madame Bourcier, touchant son Apologie*, dans Louise Bourgeois, *Récit véritable*, *op. cit.*, p. 113.

53 Le « Privilège du Roy » accompagne la première édition des *Observations* de 1609 (f. iij v°), où Henri IV fait référence à « nostre treschere compaigne », Marie de Médicis, dont Louise Bourgeois était la sage-femme. Dans ce privilège, on apprend qu'Abraham Saugrain affirme avoir « recouvert un livre intitulé *Observations Diverses...* ». Selon le Littré, il était fréquent aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles d'employer « recouvrir » au lieu de « recouvrer ». Aussi faut-il comprendre ici : l'éditeur est rentré en possession de ce qu'il avait perdu ou plus simplement, a eu ce livre entre les mains.

54 Louise Bourgeois, *Observations diverses*, *op. cit.*, 1609, f. ij v°. À la reine, à la princesse de Conty, à Madame de Montpencier, à Madame d'Elbeuf, à Madame la duchesse de Sully, à Madame la Marquise de Guercheville, dame d'honneur de la reine, à Madame Conchine, dame d'atour de la reine, à Madame de Monglas, à Madame de Helly.

patientes côtoient les médecins gravitant autour d'elles. Louise Bourgeois circule de manière aussi aisée de l'un à l'autre de ces groupes qu'elle passe du vers à la prose (si c'est bien elle qui a rédigé l'apparat encomiastique), consacrant sa valeur d'écrivain en même temps que celle de ses dédicataires.

Bourgeois ne propose donc pas une alternative aux pratiques masculines, ou une autre construction médicale de la femme, elle adopte les codes de ceux qui dominent la hiérarchie médicale<sup>55</sup> pour en nourrir de manière originale sa pratique. Réciproquement, son expérience peut infléchir, renouveler ce savoir théorique et les thérapeutiques qu'il détermine. Les médecins de son temps se sont-ils montrés sensibles à cette contribution inédite, prompts à citer la sage-femme plumitive dans leurs propres ouvrages ou cours ? Possédaient-ils ses œuvres dans leur bibliothèque ? L'enquête reste à mener. En tous les cas, le nom de Boursier, associé au titre *Des accouchemens*, figure en bonne place dans un inventaire de la bibliothèque parisienne de Naudé en 1630, côtoyant des classiques de la médecine en latin et d'autres traités vernaculaires consacrés à la génération et à l'obstétrique (*De la stérilité des femmes* de Louis de Serres, *Des maladies des femmes* de Jean Liébault ou encore le plus controversé *Des armaphrodites [sic] & accouchement des femmes* de Jacques Duval<sup>56</sup>). Amateur de « nouvelles librairiques » et grand érudit, Naudé était étroitement lié au milieu médical parisien<sup>57</sup> et participa à l'édition, « entreprise par son ami et condisciple Guy Patin »<sup>58</sup>, des œuvres d'André du Laurens, l'un des dédicataires de Louise Bourgeois.

Inscrite dans ce réseau de circulation du savoir et de légitimation des compétences, la singularité de la sage-femme se définit dans la convergence dynamique de ces différences – avec la corporation de sages-femmes, avec celle des médecins de cour. On peut dès lors mieux comprendre le mélange de déférence et de critique, de soumission et de belligérance dont elle témoigne à l'égard du corps médical à la lumière des thèses de Bourdieu<sup>59</sup>. Pour être reconnu dans un champ social, il faut s'y distinguer, mais s'y distinguer c'est courir le risque de se marginaliser. Les agents doivent donc s'ajuster à la juste mesure entre la distinction et la conformité, comme Bourgeois oscille

55 Sur ce point, voir Wendy Perkins, *op. cit.*, p. 51.

56 Estelle Boeuf, *La bibliothèque parisienne de Gabriel Naudé en 1630. Les lectures d'un libertin érudit*, Genève. Droz, 2007, p. 136, [410]. L'inventaire mentionne environ un tiers d'ouvrages édités entre 1601 et 1630.

57 *Ibid.*, p. 20-21 quant à l'intérêt de Naudé pour les nouveautés ; p. 22 sqq. pour ses liens avec la médecine. En 1633, il obtient son doctorat de médecine à Padoue, qui lui permet, en 1633, de détenir le titre de médecin ordinaire de Louis XIII.

58 Estelle Boeuf, *op. cit.*, p. 25 et note 142 : il édit les *Annotationes in artem parvam Galeni*, id est 5<sup>e</sup> partie du tome II, Paris, Jean Petit-Pas, 1628.

59 Voir note 41.

entre conformisme et subversion<sup>60</sup>, acceptation de sa place dans la hiérarchie fixée et bouleversement de cette même hiérarchie en défaisant la coïncidence entre pratiques culturelles et groupes socio-professionnels. Pour reprendre une des ses expressions, elle est l'exception qui confirme la règle, une sorte de médiatrice ou d'hybride.

## Une anthropologie individualiste

Le travail de distinction, de soi-même et d'autrui pour affirmer sa place dans le champ social s'accompagne chez Bourgeois d'une insistance sur le principe individuel qui régit et explique ses conduites et qui n'est pas soluble dans la catégorie du genre ou dans l'identité collective de sa corporation. Comme elle l'écrit, elle possède un « naturel » enclin à aider les autres femmes<sup>61</sup>, et la même attention aux particularités individuelles, à « la diversité de naturel des femmes »<sup>62</sup>, gouverne sa thérapeutique, fondée sur le principe qu'un même remède ne peut servir de « selle à tout cheval ». On reconnaît la thérapie individualiste héritée de la médecine antique, selon laquelle les circonstances du cas particulier sont infiniment variables – ce qui interroge les conditions d'efficacité d'une thérapeutique à destination de tous et la possibilité même de l'exemplarité du cas. Lorsque Bourgeois évoque ses propres expériences en tant que femme allaitant, elle loue certes l'efficacité générale d'un traitement :

[...] c'est le meilleur remède qu'il est possible, je l'ay expérimenté devant qu'estre de cest estat, sur moy, ayant eu une grande contusion à un tetin, je fus quitte de mon mal, tant pour venir à suppuration que pour suppurer en dix jours, moyennant ledit cataplasme : à la vérité j'aime mieux y laisser donner un coup de lancette, que de laisser recuire l'apostume.<sup>63</sup>

Mais cette efficacité est relativisée par le début du chapitre, où elle s'insurge contre la pratique des sages-femmes qui « n'ont qu'un remède qu'elles appliquent à toutes sortes de femmes », sans souci des idiosyncrasies. Posséder un corps de femme pour pratiquer une médecine des femmes n'est donc pas un avantage en soi exorbitant – il permet seulement d'inscrire ses propres

60 "She was both a conformist and a subversive." (*id.*)

61 « Forcée par l'inclination de mon naturel, qui est de rendre service à un chacun », Louise Bourgeois, « Au Lecteur », dans *Observations diverses, op. cit.*, 1609, f. [b v°].

62 *Ibid.*, chap. XXI : « De quelle façon doivent vivre les accouchées », f. 66 r°.

63 *Ibid.*, chap. XXIII : « Des remèdes différents pour faire perdre le lait aux femmes, et des autres effets qu'ils ont, outre celui-là de luy faire perdre le lait », p. 70 v°.

expériences dans une vaste collection d'observations dont le caractère généralisable est sujet à caution.

Si chaque femme a sa nature spécifique, chaque écrivain a son style propre qui met en forme et transforme l'information scientifique pour en faire un objet susceptible d'interprétation. Si on adopte un point de vue distinctif sur le style de Bourgeois, il recourt aux mêmes procédés de littérisation caractérisant cette nouvelle littérature médicale en français : luxe d'images et de comparaisons pour interpréter et traduire le fonctionnement du corps, dont la visée est aussi bien heuristique qu'esthétique. Mais comme individu discursif, la sage-femme propose des variantes domestiques inédites à partir de canevas établis : les membranes de la matrice sont « couchées les unes sur les autres, comme les pelures d'un oignon »<sup>64</sup> ; ou encore, signe de grossesse, la « matrice est estroitement fermée, comme un cul de poule auquel l'on ne pourroit mettre un grain de bled »<sup>65</sup> (l'image traditionnelle, telle que l'emploie Jacques Guillemeau dans *L'Heureux accouchement*, étant « sans que la pointe d'une aiguille y puisse entrer »). En somme, la singularité de sa nature de femme détermine celle de son statut – une sage-femme prenant la plume – comme celle de son style, tout en reconnaissant en autrui ce principe différentiel hérité des médecins antiques.

### Les *Observations diverses*

Penchons-nous plus précisément sur ses trois livres d'*Observations diverses sur la stérilité, perte de fruit, fécondité, accouchement et maladies des femmes et enfants nouveaux*, dont le livre 1 paraît en 1609, le livre 2 en 1617, enfin le livre 3 en 1626, combinant considérations théoriques et descriptions de pas moins de 48 cas. Fait notable, Bourgeois semble la première à utiliser ce titre pour un ouvrage médical en français. Cette œuvre jouit d'un statut d'exception : son autrice est une sage-femme qui fait partie de l'élite des praticiens qui écrivent et, parmi eux, de ceux qui écrivent en français, participant de l'essor d'une nouvelle littérature. Cette dernière concerne avant tout les domaines de la médecine impliquant la pratique manuelle et reflète l'engouement nouveau pour l'observation directe qui se développe au xv<sup>e</sup> siècle. Les observations de Bourgeois sont exemplaires du genre auquel elles appartiennent, en témoignant d'une nouvelle attitude dans l'Europe

64 Louise Bourgeois, *Fidelle Relation de l'accouchement, maladie et ouverture du corps de feu Madame*, *op. cit.*, p. 101.

65 *Ibid.*, chap. III : « Moyen pour cognoistre si une femme est grosse », f. Dij v°. Une mise en regard de ces registres d'images avec ceux qu'on rencontre dans la tradition des ouvrages de *secrets de femmes* pourrait être féconde.

pré-moderne qui inverse le rapport traditionnel entre théorie et observation empirique. C'est la connaissance des particuliers qui infléchit la vision reçue des universaux<sup>66</sup> et les histoires de cas qui ont valeur de preuve. Ainsi, dans le chapitre v du premier livre, on apprend qu'une femme affaiblie par une perte de sang excessive doit être immédiatement délivrée à la main, en rompant les membranes entourant l'enfant. C'est par ce moyen que Bourgeois sauve la femme d'un conseiller du parlement, grosse de six mois, en présence « de médecins fort doctes » :

[...] son enfant vescu deux jours, elle a porté d'autres enfants depuis, les Medecins recogneurent que si l'on eust differé une heure d'avantage, la mere et l'enfant estoient morts. Monsieur le Fevre recita ceste pratique là aux escoles de Medecine, et dit qu'en tel cas il conseilloit aux assistans d'y procéder de mesme, veu qu'il avoit vu mourir d'honnestes femmes faute de l'avoir faicte [...].<sup>67</sup>

Il faut sans doute reconnaître ici Jehan Lefebvre, docteur régent et professeur ordinaire du roi en la faculté de médecine à partir de 1593, qui deviendra conseiller et médecine ordinaire du roi en 1614 (donc bien après les événements relatés dans ce récit). La pratique concrète de son art permet donc à Bourgeois d'enrichir le savoir théorique délivré dans les Facultés. Elle peut aussi mettre à l'épreuve le système herméneutique des Anciens et en suggérer implicitement les insuffisances. Au chapitre xxxix du premier livre des *Observations*, il est question d'une jeune femme dont l'enfant, au septième mois, arrête de bouger et de la difficulté de déterminer si le fœtus est mort ou vivant :

[...] je fey appeler feu Monsieur Marchant le fils, chirurgien expert aux accouchemens des femmes, avec Monsieur Pietre le chirurgien, homme fort capable et entendu, avec Madame Françoisie ancienne sage femme, et en la presence des Medecins susdits, nous consultasmes de ce qui pouvoit estre de cest enfant. Par

66 Sur cet essor, voir Gianna Pomata, "Sharing Cases: the *Observationes* in Early Modern Medicine", *Early Science and Medicine*, 2010, n° 15, p. 193-236, ici p. 232. Katharine Park montre cependant qu'entre 1350 et 1450 existent déjà des traités de médecine qui constituent la première tentative par des écrivains formés à la philosophie naturelle de développer une méthode d'enquête fondée sur l'étude des phénomènes naturels particuliers, "Natural Particulars: Medical Epistemology, Practice and the Literature of Healing Springs", dans Anthony. Grafton et Nancy Siraisi (eds.), *Natural Particulars: Nature and the Disciplines in Renaissance Europe*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1999, p. 347-368.

67 Louise Bourgeois, *Observations diverses, op. cit.*, 1609, chap. v : « Qu'il y a un accident où il faut promptement accoucher une femme à quelque terme que ce soit pour sauver sa vie », f. 32 v° - 33 r°.

plusieurs fois il fut conclu par tous, que l'enfant estoit mort : Car tous les signes que les Anciens ont remarqué pour cognoistre si un enfant est mort, estoient en ceste femme là, la bouche si mauvaise qu'on ne la pouvoit approcher, les excrements qui sortaient d'elle si extremement puants [...], elle avoit l'œil terny, le ventre infiniment froid, et quand elle se tournoit d'un costé, tout le ventre se tournoit comme une grosse masse [...].<sup>68</sup>

Devant l'indécision générale d'un groupe où toute hiérarchie semble gommée et l'ignorance équitablement partagée (« nous consultâmes »), on décide de remettre l'affaire « en la main de Dieu et de la Nature ». Fort heureusement, puisque trois semaines plus tard la patiente accouche d'une « très belle fille saine et drue ». Bourgeois fait alors l'étiologie du mal, dû aux « potées d'eau » englouties par la dame lorsqu'elle attend, « vautrée dans la boue » jusqu'à minuit ou une heure, son valet de chambre de mari. La colique provoquée aurait « assiégé » l'enfant par sa grande frigidité, « causant tous les signes dusdits, tellement *qu'il n'y a reigle si étroite où il ne se trouve de l'exception* »<sup>69</sup>.

La même *reigle* providentielle, qui permet de ménager l'autorité des Anciens et de dissimuler qu'on se trompe à les suivre, est reprise au livre III pour rendre compte d'un cas inverse : une jeune femme enceinte connaît d'importantes douleurs mais son teint, son appétit et sa belle disposition générale n'offrent aucun « des signes que Hippocrate, Galien et les autres médecins » identifient comme des causes de la mort de l'enfant. Pourtant, là encore, ils se trompent et l'enfant est bien mort et tout gangrené. Bourgeois note que « les deux maladies étaient semblables, étant les maux de l'une et de l'autre coliques »<sup>70</sup>, mais leurs effets furent différents car l'enfant se trouvait à un stade différent de maturité et que la première patiente, chanceuse, avait pu profiter des clystères administrés par Bourgeois.

On notera que, par deux fois, le savoir des Anciens a été mis en faillite par l'épreuve du réel. Simples exceptions, déclare Bourgeois, mais en réalité l'exception se dégage de son statut marginal pour suggérer un ordre *général*. La sage-femme développe une thèse herméneutique concurrente, en recourant aux méthodes propres à la métaphysique déductive de l'école rationnelle. Elle développe des conjectures étiologiques menant du signe visible à la cause cachée qui lui permettent d'identifier des ressemblances. Or, comme le note Galien, dans son traité *De la meilleure secte, à Thrasybule*, « les dogmatiques se servent du passage du semblable au semblable, procédé qu'ils appellent *analogisme*, mais d'une toute autre manière que les empiriques, où il s'appelle

68 *Ibid.*, chap. XXXIX, f. 96 v° - 97 r°.

69 *Ibid.*, f. 98 r°.

70 Louise Bourgeois, *Observations diverses* (éd. 1652), *op. cit.*, livre III, p. 140.

épilogisme »<sup>71</sup>. Contrairement aux empiriques, ils s'emploient en effet à discerner les symptômes pertinents et utiles, et même si deux patients présentent un concours de symptômes différents, comme dans les cas évoqués par Louise Bourgeois, ils useront d'un même traitement, sachant que la cause de la maladie est la même.

Il serait en revanche faux d'attribuer une prétention dogmatique aux énoncés de Bourgeois. À la fin du troisième livre des *Observations*, elle insiste elle-même sur le caractère toujours provisoire du savoir médical, dans un esprit bien hippocratique :

Il n'y eut jamais maîtrise parfaite en médecine, ni en tout ce qui en dépend, il faut apprendre jusqu'au dernier jour de sa vie : ainsi en usent les habiles et les sages. Je l'ai vu pratiquer à ce grand chirurgien Paré, étant au lit de la mort, âgé de plus de quatre-vingts ans, avec un aussi sain jugement qu'il avait jamais eu en sa vie, et désirait encore apprendre de ceux qui le visitaient.<sup>72</sup>

Un nouveau cas est toujours susceptible de modifier la règle, comme le note Montaigne, qui met en doute la légitimité de l'inférence inductive et la possibilité de « conclure une règle »<sup>73</sup>. Bourgeois revient au besoin sur ses interprétations, comme lorsqu'une femme lui montre, dix ans plus tard, un enfant alors qu'elle l'avait déclarée stérile<sup>74</sup>. Elle met ainsi l'accent sur cette « *ars dubia* », affectée par l'incertitude des signes qu'elle cherche à interpréter. C'est le sens même du premier aphorisme d'Hippocrate, selon qui, ainsi que le rappelle en 1578 Joubert, « le jugement des maladies est difficile & incertain »<sup>75</sup>. La difficulté à établir un diagnostic désespérait Hippocrate avant de faire douter Bourgeois : « J'ai vu des femmes être grosses, à qui tous les signes de grossesse avaient manqué. »<sup>76</sup> Il s'agit d'une « chose si occulte » que « la plus habile femme du monde s'y peut tromper », et les travaux des femmes, « à cause qu'ils sont assez souvent différents, [font] la guerre au doigt et à l'œil »<sup>77</sup>, c'est-à-dire qu'ils mettent à l'épreuve la fiabilité des sens pour agir.

71 Galien, *De la meilleure secte, à Thrasybule*, dans *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, éd. et trad. Ch. Daremberg, Paris, J.-B. Baillière, 1856, chap. xviii : « Réfutation des empiriques », p. 427-428.

72 Louise Bourgeois, *Observations diverses* (éd. 1652), *op. cit.*, livre III, p. 209.

73 Michel de Montaigne, *Essais*, éd. P. Villey, Paris, PUF, 1992 [1924, 1965], II, 37, p. 782 A.

74 L. Bourgeois, *Observations diverses* (éd. 1652), *op. cit.*, livre III, p. 154.

75 Laurent Joubert, *La Première et seconde partie des erreurs populaires, touchant la Médecine & le régime de santé*, Paris, Claude Micard, 1587, chap. xxiv, p. 109.

76 Louise Bourgeois, *Observations diverses* (éd. 1652), *op. cit.*, livre III, p. 189.

77 *Ibid.*, p. 197.

Loin de tracer une voie originale, Bourgeois renoue avec l'esprit sceptique des Esculapes dubitatifs de son temps qui, en permettant aux médecins de questionner les présupposés de leur art vacillant, a contribué à l'incessante réélaboration des théories et des pratiques. À cette *ars interpretandi* aléatoire elle répond par un art de l'observation toujours aux aguets.

On conclura donc sur le fait qu'il n'existe pas une herméneutique proprement féminine. Existerait-il alors une herméneutique propre à Louise Bourgeois ? Non soluble dans la catégorie du genre ou dans l'identité collective de sa corporation, elle tiendrait à un alliage original entre les méthodes et les pratiques façonnées par des groupes socio-professionnels distincts dont elle dénonce cependant les failles communes, comme dans l'affaire du placenta. De fait, Bourgeois ne cesse de reconfigurer le jeu mouvant des alliances et des rejets et opère un travail dynamique de distinction, de soi-même et d'autrui, pour affirmer sa place dans le champ social. Ses *Observations* sont à la fois représentatives du genre auquel elles appartiennent, en ce qu'elles redéfinissent la théorie à partir de la pratique – jusqu'à pénétrer le contenu des cours délivrés à l'Université –, et innovantes en ce qu'elles émanent d'une praticienne jouissant d'un accès privilégié au corps féminin et d'un accès exceptionnel au monde de l'imprimé, comme lectrice et productrice de textes. Ses observations peuvent ainsi mettre en défaut les Anciens et proposer des interprétations concurrentes en retournant contre eux leurs propres méthodes argumentatives. Il n'est pas jusqu'à la relativisation sceptique des diagnostics qui ne renoue avec Hippocrate. En d'autres termes, il ne s'agit pas de proposer un autre discours pour se dire, ou pour dire le corps de la femme, mais de se réapproprier de manière inédite (et non pas aliénante) les lieux communs d'une tradition médicale élaborée par les hommes de sorte à élucider le mystère de la génération qui demeure étranger à leur chair et à leur pratique.

Cependant, en prétendant n'être représentative que d'elle-même, Bourgeois pourrait bien être en réalité représentative d'une stratégie employée par certains acteurs masculins occupant une position inférieure dans la hiérarchie de la santé, tel l'apothicaire Pierre Braillier, qui ne défend que lui-même dans la querelle à laquelle il prend part. Au médecin poitevin, Sébastien Colin, qui sous le pseudonyme de « maistre Lisset Benancio », dénonce l'ignorance et la cupidité de certains apothicaires dans sa *Declaration des abus et tromperies que font les Apothicaires* (1553), il adresse une réplique cinglante, la *Declaration des abus et ignorances des Medecins, [...] Pour response contre Lisset Benancio* (1557). Comme le note Jean Vignes, il y « parle en son nom propre et ne semble pas disposer d'un mandat de sa corporation pour intervenir dans le débat. Et pour cause : à Lyon, les apothicaires ne sont pas organisés en corporation avant 1571 » et la polémique engage des enjeux

tout personnels<sup>78</sup>. En somme, Bourgeois ne pourrait bien qu'imiter ou du moins s'inspirer d'une stratégie élaborée par des hommes et faire siennes leurs armes polémiques.

C'est plutôt dans l'orientation éthique de ses pointes qu'on trouverait chez Bourgeois une prise de position féminine. Elle se risque parfois à la grivoiserie facile qui caractérise souvent les traités médicaux des praticiens masculins, mais en la renversant de manière inédite au bénéfice des femmes : évoquant une enfant qui « tétait fort bien, pissait et faisait sa matière fécale encore qu'elle n'eut point de cul », et rappelant les observations similaires de Paré, elle s'exclame : « Si toutes celles qui se plaisent à débaucher les hommes mariés étaient ainsi faites, les hommes se distrairaient promptement de tel amour pour aimer parfaitement leurs femmes »<sup>79</sup>. Reste le partage qui lui est habituel entre le grain et l'ivraie de la nature féminine – l'épouse contre la débauchée, la bonne sage-femme contre la sage-femme dévoyée.

---

78 Cette querelle a fait l'objet d'une thèse de Gaëlle Di Paolo, *L'exemple d'une polémique médicale au xvii<sup>e</sup> siècle : médecins contre apothicaires, une querelle de corporations*, dirigée par Sabine Lardon, Université Lyon III Jean Moulin, soutenue le 22 septembre 2018. Nous remercions très vivement Jean Vignes, qui faisait partie du jury, de nous l'avoir signalée et de nous avoir communiqué son rapport de thèse cité ci-dessus (avec une référence aux pages 426-427 de la thèse), en nous faisant remarquer des similitudes stratégiques entre Braillier et Bourgeois.

79 *Ibid.*, p. 146.

